

Pas le moins du monde !

A plusieurs reprises, Tchang-Kai-Chek s'est ré-
vélé comme l'allié des impérialistes qui veulent se
partager la Chine en zones d'influence.

Il fut aussi en 26-27 le bourreau du prolétariat
chinois qui luttait pour la prise du pouvoir, pour
son émancipation totale.

Vandervelde, le leader social-patriote de la II^{me}
Internationale dégénérée, a raconté dans son livre
« A travers la Révolution Chinoise » comment on
traitait les communistes en Chine. Cédons-lui la
parole :

« Hangchow a son champ d'exécution, où sont
conduits les communistes condamnés à mort ; il
est situé non loin des bâtiments des douanes, tout
près de la rive du fleuve. Aucun peloton d'exé-
cution. Les condamnés, les mains liées derrière le
dos, sont placés agenouillés, en ligne droite à plu-
sieurs mètres de distance les uns des autres. Un
soldat, armé d'un revolver de gros calibre, se pla-
ce derrière eux, appuyé le canon de son arme dans
le dos du condamné, un peu au-dessous du cou.
Pan... pan... jusqu'à ce que le dernier corps ait
roulé par terre. Les communistes vont à la mort
en vociférant leur cri de guerre contre la société.
Sur la jetée des douanes, une foule assez dense
se presse chaque soir, dans l'espoir d'assister à
une exécution des rouges. »

Nous pourrions aussi citer des extraits haute-
ment significatifs de la "Condition Humaine", le
livre célèbre d'André Malraux où le grand écri-
vain a raconté les cruautés inouïes que Tchang-
Kai-Chek et sa bande firent subir aux révolution-
naires chinois après que Staline les eût lâchement
trahis.

Oui, il est impossible que les masses laborieuses
chinoises aient la moindre parcelle de confiance
en ce Tchang-Kai-Chek.

Que doivent donc faire les révolutionnaires ?

L'article précité de « LA LUTTE OUVRIERE »
répond assez clairement à la question dans ce pas-
sage-ci :

« Dire qu'entre la Chine et le Japon, seuls des
intérêts impérialistes sont en jeu, c'est passer à
côté du vrai problème. Le prolétariat internatio-
nal est tout entier du côté du peuple chinois contre
le Japon. Mais pour cette lutte, il n'accorde
aucune confiance à Chang-Kai-Chek et à son ré-
gime.

Ce que la guerre met à l'ordre du jour en Chi-
ne, c'est la libération immédiate de tous les révo-
lutionnaires, c'est l'organisation au grand jour
des partis ouvriers, à commencer par celui des
bolchéviks-léninistes, c'est la mise en œuvre d'u-
de combattants contre l'envahisseur japonais.

Le peuple chinois contre l'envahisseur en lui donnant
les libertés et les moyens de rejeter l'impérialisme
et ses commis.

L'armée, comme la paysannerie et la classe
ouvrière doivent être imprégnées de ce program-
me et de cette politique. Organisation des Comi-

tés de Soldats, d'ouvriers et de paysans !! Voilà
la voie du salut, au cours de laquelle devront être
éliminés les traîtres qui parlent de lutte, mais qui
s'apprennent comme toujours, à la compromission
et aux trahisons.»

Il ne faut pas rompre le front, c'est entendu. Mais
à l'arrière, il faut tout faire pour abattre Tchang-
Kai-Chek et la lute, pour instaurer les soviets par-
tout, pour former un gouvernement ouvrier et pay-
san qui, par la réalisation d'un vaste programme de
réformes sociales en faveur des ouvriers et des pay-
sans galvaniser l'énergie de millions et de millions
de combattants contre l'envahisseur japonais.

Du côté du Japon, au front et à l'arrière, les révo-
lutionnaires doivent pousser les ouvriers et les sol-
dats à déclencher des mouvements de masse, à tour-
ner leurs armes contre ceux qui les commandent,
à fraterniser avec les soldats chinois.

Quant au prolétariat d'Occident il a aussi son rôle
à jouer. Il ne peut pas rester passif devant la tra-
gédie sino-japonaise. Les chefs dégénérés de la II^e
et de la III^e Internationale se tournent vers la So-
ciété des Nations. Cette caverne de brigands impé-
rialistes se contentera de signer un nouveau pro-
cès-verbal de carence comme pendant le premier
conflit sino-japonais (conquête de la Mandchou-
rie), comme l'occasion de la guerre italo-abys-
sine, comme devant la guerre civile espagnole. Pas de
confiance en la S. D. N. ! Le prolétariat doit agir
lui-même. Il doit soutenir à fond (par des envois
d'armes, de munitions, de matières premières, par
des emprunts) les combattants chinois. Il doit bo-
ycotter d'une façon radicale le Japon agresseur (pas
un canon, pas un sou de crédit, pas une tonne de
fer pour les brigands impérialistes !) Cette politi-
que hardie peut être menée par le mouvement ou-
vrier international, si les ouvriers l'exigent impérieu-
sément dans toutes leurs organisations de classe.

Et l'U. R. S. S., que doit-elle faire ? Dans une dé-
claration remise à la presse, notre camarade Trot-
sky a rencontré cette question. Voici ce qu'il a dit :

« A son tour, l'U. R. S. S. ne pourra pas long-
temps rester un spectateur passif dans cette gran-
de lutte historique. Les intérêts d'auto-préserva-
tion de l'Etat soviétique l'emporteront sur les in-
térêts de l'auto-préservation de la présente clique
dirigeante. L'U. R. S. S. tendra les mains à la Chi-
ne, aidera à la construction et à l'armement de
l'armée chinoise ».

Le prolétariat international doit faire une pres-
sion formidable sur la clique stalinienne pour que
l'U. R. S. S. vienne sans délai à l'aide du peuple
chinois. Les fautes criminelles commises en Espagne
ne peuvent pas être répétées.

De grands événements se préparent en Extrême-
Orient. La IV^e Internationale y jouera son rôle
d'avant-garde et en sortira fortifiée.

Walter DAUGE

La Vie dans les Casernes

DES SOLDATS NOUS ÉCRIVENT

QUELLE CITADELLE !

Service secret

C'est ainsi que se dénomme le Central Télépho-
nique de la Citadelle. Les soldats occupés à ce
Central sont des miliciens et des rengagés (ceux-
ci touchent 850 francs par mois). Ces hommes sont
astreints à un service qui dure de 80 à 90 heures
par semaine. Ce service commence le dimanche à
9 heures du matin jusqu'au lundi à 3 heures de l'a-
près-midi, le mardi à 6 heures du matin jusque 7 h.
du soir et ainsi de suite. Un quart d'heure de repos
est accordé après trois heures de service.

Pourquoi l'armée ne paie-t-elle pas les heures
supplémentaires comme la loi l'exige ? Pourquoi sa-
botte-t-elle la loi des huit heures ? Tout est-il per-
mi au Général Denis ?

Les postes émetteurs travaillent entre 80 et 165
mètres de longueur d'ondes. Les messages secrets
étant transmis en morse ; les civils des environs de
Chaufontaine, possédant des postes de T. S. F.
captent très facilement ces fameux messages.

Quelle foutaise, quand on sait que ces appareils
perfectionnés coûtent un prix fou et ne serviront
jamais qu'en temps de paix.

Quand finira-t-on de taper le contribuable pour
cette camelotte ? Soldats opposez-vous à de telles
mesquineries et pour lutter contre les futurs mas-
sacres, rejoignez les J. S. R. qui seuls restent fidè-
les aux enseignements de Karl Liebknecht : trans-
formation de la guerre impérialiste en guerre civile
contre le capitalisme !

P.-S. J'entends déjà l'objection que ne manque-
ront pas de faire nombre d'ouvriers : « comment
voulez-vous que nous puissions faire ce que que
vous dites ; nous n'avons ni le temps ni les moyens ».
Derrière cette objection se cache souvent une bon-
ne dose de paresse et de démoralisation politiques.
Les ouvriers se doivent de combattre l'une et l'autre.
Tout ouvrier doit trouver le temps pour lire les prin-
cipaux journaux d'avant-garde, les brochures et
articles concernant les événements politiques les plus
importants : affaires d'Espagne, procès de Moscou,
évolution de la politique française, etc. Quant aux
moyens financiers, quelque critique que soit sa si-
tuation matérielle, un ouvrier doit toujours trouver
les quelques francs pour se payer deux ou trois jour-
naux et les brochures qui paraissent de temps en
temps. Pour ce qui est des livres, ouvrages toujours
fort importants, et partout d'un prix assez élevé,
les ouvriers se cotisent pour réunir la somme néces-
saire, ilvre le livre à tour, échanger leurs impres-

sions respectives après lecture. Ce sera un travail
fécond, auque pasl un ouvrier révolutionnaire sé-
rieux voudra se soustraire.

NOTE DE LA REDACTION — Si la T. S. F. est une
arme importante dans les mains de l'armée des coffre-forts,
elle doit par notre volonté se retourner contre notre propre
bourgeoisie. Devant un appareil d'émission les soldats doi-
vent se préoccuper non pas de l'usage que l'on veut leur en
faire faire, mais de l'usage précieux qu'ils peuvent en tirer
pour la transformation de la guerre impérialiste en guerre
civile.

Il sera l'un des moyens d'appel à la fraternisation des
troupes soi-disant ennemies d'abord et ensuite une arme
précieuse au cours de la guerre civile qui s'ensuivra.

Au 2^e Bataillon du 3^e Génie à Liège

Nous dormons dans des baraquements abso-
lument insalubres et dégoûtants. Nous ne disposons
pas de cassettes pour y mettre nos effets, et nous
sommes forcés de les laisser à la portée de tous.

Les baraquements ont été dressés dans un terrain
vague attendant à la caserne et aucune allée n'est
pavée, de sorte qu'en temps de pluie (et l'hiver ap-
proche !) c'est un véritable marais.

Le lavoir qui se trouve aussi dans une baraque,
mais plus dégoûtante encore que les autres, est
sans écoulement pour les eaux et la terre qui doit
tout absorber, n'est qu'un cloaque. Il comporte 22
robinets, pour 500 hommes.

Les w. c., si l'on peut appeler ainsi les 24 trous
dans lesquels les soldats doivent faire leurs besoins,
sont également sans écoulement et l'on attend qu'ils
débordent pour les vider. Vous vous rendez com-
pte de l'odeur en été !

Nous n'avons plus de réfectoire et nous sommes
forcés de manger dans la gamelle. Mais ce que l'on
nous offre est immangeable, surtout au repas du
soir.

Jeudi et Vendredi la gradaille a eu la fantaisie
de faire construire un pont à Monsin, reliant les
deux rives de la Meuse. Longueur du pont : envi-
ron 200 mètres. Et il comprenait 32 travées, qu'il
a fallu monter et démonter chaque jour, alors qu'ha-
bituellement nous en posons 9.

Non contents de cette effort formidable, ils exi-
gèrent que les soldats travaillent au pas de gym-
nastique.

Des soldats ayant les pieds en sang, portés « soi-
gnés » par le médecin, ont dû participer à ce travail.

Comme pour les marches de 50 kilomètres à
Beeverloo, on constate que toutes les manœuvres
militaires sont poussées à fond pour l'endurance
et pour la rapidité.

La fébrilité de toutes ces manœuvres démontre
une préparation intensive à la guerre de plus en